

CADENCE

(extrait)

(...) On pense en effet au processus de décivilisation accélérée que subit ou s'inflige actuellement notre société et qui, il n'est pas inutile de le mentionner encore, paraît d'une importance égale à celui qui, dans des temps immémoriaux, a entraîné notre passage laborieux à l'état de bipèdes, avec tous les résultats d'ordre anatomique, phonologique, psychologique, intellectuel, sensoriel et technologique que l'on sait.

Le monde qui se prépare, et vers lequel une grande partie de l'humanité — la plus active — se jette avec une sorte d'enthousiasme suicidaire, a déjà par anticipation fait table rase de tous les moyens qui, au fil des millénaires, nous avaient permis d'entretenir une relation avec l'énigme de la réalité : en la dansant, en la chantant, la décrivant en mots comme en lignes, couleurs et volumes.

Là aussi les mots tels que « danse », « musique », « poésie » et « peinture » ne désignent plus que des activités sans objet et qui tombent en désuétude. L'Homo Faber — celui qui *fait* et peut dorénavant *faire* tout ce qui lui paraît simplement *faisable*, même le superflu nocif, n'a que *faire* de cette énigme qui nous a tenus inquiets mais en éveil. Il n'est donc plus aucun besoin de danse ou de chant dans le champ du Possible où la seule certitude — la mort — devient un « défi » à relever, un simple obstacle à vaincre pour le *faiseur* que rien n'arrête et n'arrêtera que le précipice vers lequel il nous entraîne.

Il est vrai que, cependant, on danse toujours. Les réunions dansantes, parfois nocturnes et en pleine nature, semblent avoir pris spontanément l'aspect de longues cérémonies païennes où chacun danse pour soi les bras levés comme dans un geste d'imploration, tandis que la descendance abâtardie du swing, qui a réifié le blues, se soumet de nouveau à la pesanteur du pas cadencé de la corvée. Au réenvol permanent que maintient le rebond libérateur du swing, s'est substitué le poids d'un marteau-pilon qui étourdit et rabat toute velléité d'envol, comme pour chercher un contact perdu avec la Terre Mère écoeurée de nos profanations.

C'est peut-être une prémonition des hommes du blues et du swing qui, voilà un siècle, entre deux massacres d'une ampleur planétaire, nous aura valu cet imprévisible répit introduit par le jazz dans notre course chaque jour accélérée vers l'isolement de notre espèce et sa disparition. Comme si longtemps maintenu de force dans une sorte d'état d'enfance, les hommes du blues et du swing y avaient acquis subitement une rayonnante et débordante générosité. La part que j'en ai reçue m'aura fait, toute ma vie, y répondre en les célébrant, non sans espérer que, comme dans le premier couplet « ferroviaire » du blues que Jelly Roll Morton disait tenir d'une certaine Mamie Desdoumes, peut-être sa tante ou sa grand-mère, le Possible, comme le train 217 du « Two Nineteen Blues », un jour, les ramènera :

Two-Nineteen done took my baby away,

Two-Seventeen will bring her back some day.

Le Chant du possible - Écrire le jazz de Jacques Réda, collection Théodore Balmoral, éditions Fario, 2021